

Raphaël Confiant

RAVINES DU DEVANT-JOUR



 HAUTE
ENFANCE

G A L L I M A R D

Extrait de la publication

Directrice littéraire : Colline Faure-Poirée

Extrait de la publication

Document de couverture:
Collection privée Raphaël Confiat

© *Éditions Gallimard, 1993.*

A ma mère Amanthe
A tous les petits « chabins » du monde

.

*« Il est vrai qu'ici tout est obstacle,
Que la lumière paraît encore plus lointaine,
Que les étoiles dévorent le front des hommes qui pensent.
Il est vrai que d'inutiles roues tournent dans le délire de l'aube
La difficulté consiste à balayer le ciel,
à fertiliser l'oubli, à différer la tristesse inexplicable. »*

Henri Corbin, *La Lampe captive*, 1979.

LA PROPHÉTIE DES NUITS

Nous ne craignons rien tant que le cri douloureux de l'oiseau-Cohé, celui que les Blancs-France nomment engoulevent.

Il peuple de son spectre la prophétie des nuits.

Grand-mère, Man Yise, qui peigne sa natte de mulâtresse jusqu'à la cambrure de ses reins, devient soudainement inquiète à la brune du soir. Elle s'assoit sur le pas de la porte, scrutant le fâte des arbres vénérables — zamas, flamboyants, mahoganys — qui ceignent notre demeure. De temps en temps, elle lève les yeux au ciel et murmure ce que tu prends pour une prière chrétienne et que, bien plus tard, tu apprends être une terrible conjuration de négresse-Congo.

Si nous sommes au beau mitan de la saison d'hivernage, son angoisse est forcément brève mais quand le carême instaure un jour qu'on aurait juré infinissable, elle nous couche, nous la marmaille, aussitôt que les muletiers ont amarré leurs montures.

L'oiseau-Cohé annonce la mort. Chez nous, ce tra-

vail n'est point dévolu aux chiens car, pour autant que tu t'en souviennes, ils jappent encore par la queue.

L'oiseau-Cohé possède des yeux de marcou-chat : il transperce la noireté de la nuit. Il ne tisse pas de nid et pond dans le giron de la terre dont il se nourrit. Ses plumes d'obsidienne sont tiquetées de sang. Sa bouche qu'il ne ferme jamais est un sexe de femme, une grande coucoune, qui peut vous dévorer.

Au quartier Macédoine, on nous encourage à le débusquer le jour pour l'abattre à coups d'arbalète mais nos puînés savent fort bien qu'il ne sort point dans la lumière. Le jour, il sommeille dans le ventre de la lune.

Grand-père, qui n'est pas avare de rigoladeries, nous lance :

« Hon ! Cet oiseau-là n'existe que dans la tête-calebasse des femmes. Moi-même, je ne l'ai jamais vu ni entendu alors, mes bougres, si ça vous arrive, prévenez-moi tout de suite et je me fais abbé. Ha-ha-ha ! »

Il feint d'oublier que ce qu'on ignore est plus grand que soi et que l'on peut attendre l'oiseau-Cohé toute la longueur de sa vie.

Grand-mère est infailible. Si elle affirme : « J'ai ouï le chant de la Mort », le soir même, une main fébrile agite le taquet de notre porte afin de nous remettre quelque billet d'enterrement. Elle t'appelle à l'aide car déchiffrer le français, pour elle qui ne s'esbaudit que dans le créole, est aussi raide que de grimper un morne. Tu ânonnes à la lueur zinzoleuse de la lampe Coleman :

« La Famille Saint-Amand a l'honneur de vous annoncer le départ de son cher fils, frère et époux, Charles. La cérémonie mortuaire aura lieu au bourg à quatre heures. Le corps sera exposé au mausolée. »

Dans les temps plus anciens que tu n'as pas connus, le billet se criait à la cantonade, annoncé par la montée du plus lugubre des sons de la conque de lambi.

Grand-père tremblade. Ses vieux doigts cannis et jaunes de tabac se crispent sur son verre de tafia mais, là même, il se ressaisit et fait le fort en gueule :

« Hé Léonise, prépare-moi mon costume d'enterrement, foutre ! Ma cravate noire mérite d'être repassée même si je ne l'ai pas servie depuis l'an passé. Charles Saint-Amand n'était pas mon compère mais c'était un nègre travaillant. Il ne comptait pas sur le gouvernement comme tous ces fainéantiseurs d'aujourd'hui. »

Tandis que la servante s'affaire à allumer le charbon sur lequel elle met à chauffer ses deux fers à repasser, Man Yise entre dans sa chambre et ouvre sa bible au hasard, affectant d'en lire un passage à voix haute avant de le déposer, ouvert, sur sa table de nuit. Elle hèle sa sœur, tante Emérante, qui s'agenouille à ses côtés, au bord du lit, et elles s'emploient à invoquer le Très-Haut. Tu aimes ces soirs-là car grand-père, qui d'habitude dort dans sa dodine, au beau mitan de la salle à manger, nous rassemble autour de lui et nous baille force contes créoles, le plus souvent mal-élevés ou comiques. Ti Jean l'Horizon nous change de tante Emérante et de ses aventures de Blanche-Neige et des sept nains.

Ombre furtive, la servante étend des draps blancs sur tous les miroirs de la maison et se vêt de hardes sombres. Dix mille plis couvrent son front, comme si le défunt était un de ses proches parents. Tu as souvenir de ses longues jambes frémissantes couleur de cannelle sur lesquelles un petit duvet frisé cristallise sa sueur. Grand-mère prétend qu'elle « sent fort » et crie :

« Nègrès-la, ay pwòpté kò'w, non, tonnan di sò! Ou ka pit chawony kouman! » (Hé, négresse, va te laver, bon sang! Tu pues la charogne!)

D'où vient que tu aimes si-tellement te frotter à elle et t'enivrer de son odeur? D'où vient que tu la tisonnes : « Emmène-moi faire pipi dehors, j'ai peur du noir » ou bien « gratte-moi le dos, il y a un maringouin qui m'a piqué ». D'où vient qu'à son petit sourire, tu devines qu'elle leur joue la comédie du désespoir et qu'en pleine nuit, insoucieuse des zombis, elle irait rejoindre son amant (« mon massibole », dit-elle en sa parlure vieillotte) dans la petite case attenante à notre cuisine. Hermann, notre valet, l'y attendrait, nu sur sa paillasse et la roulerait par terre, à ta grande joie et à celle de ton jeune cousin Roland qui observe leurs ébats à travers les fentes des frêles cloisons.

« Man Yise, Hermann a purgé Léonise... » a hasardé un jour Roland, avant de recevoir une magistrale calotte de la part de grand-mère.

Léonise doit donc, elle aussi, apprécier la venue de la Mort car, à ces moments-là, la vieille mulâtresse se montre moins veillative et oublie de clore les portes. Hermann et sa capistrelle mènent grand train d'amour dès que l'oiseau-Cohé a chanté. Leur bamboche se répercute dans l'air du soir avec ses envolées félines.

Tu as longtemps guetté l'envol funèbre de l'oiseau-Cohé. Tu as écarquillé les trous de tes oreilles de dix-sept largeurs pour tenter de capter la douleur de son chant. Longtemps, tu t'es amblousé. Tantôt ce n'est que le sifflement d'Hermann qui s'en revient de la bananeraie, tout guilleret parce qu'il pense combler

d'aise Man Yise en lui ramenant un régime plus gros que nature. Tantôt c'est le cri rauque de l'oiseau-Gangan, annonciateur de la pluie, ou le piaillage d'une poule d'eau qui s'ébroue sur une roche de la rivière voisine.

Tantôt, l'oiseau-Cohé n'a chanté que dans ta tête.

Oiseaux anodins. L'imminence est leur âge. Ils courent leur chance près de l'homme et s'élèvent au songe dans la même nuit que l'homme (Paroles du Grand Ordonnateur).

Pourtant, l'oiseau-Cohé gîte dans les bois, et notre propriété, trente et quelques hectares de bananes, de canne, de jardins d'ignames et de choux de Chine, se trouve bien loin du bourg de Grand-Anse du Lorrain et encore plus de la grande ville de Fort-de-France.

Le chemin qui relie Macédoine au bourg n'a pas encore été asphalté et la Simca Aronde bleu pâle de ton père cahote entre les flaques de boue et les roches. Ta mère est fort belle dans sa robe de taffetas et ses gants sentent bon l'essence de vétiver. Sa splendeur de chabine blanche éblouit la négraille qui accourt de partout, du Morne Carabin, du Morne Capot, voire de Maxime, pour la complimenter dans la cour de terre battue de la demeure de Man Yise. Cette dernière est catégorique :

« Ce petit mouscouillon-là doit rester avec moi encore un an ou deux. Je vous le remettrai lorsqu'il aura pris une conduite. »

Si bien que tes parents s'adonnent à de grands voyages transatlantiques, sur les paquebots *Colombie* ou *Antilles*, dont ils te rapportent d'extraordinaires reproductions en miniature. Tu mignonnes les cour-sives et les ponts, rêvant au départ. Non point au

voyage mais au départ, à la foule massée sur le quai qui agite ses mouchoirs en madras tandis qu'un chanter déchirant arrache à tout un chacun une avalasse de larmes. Ta mère te l'a raconté cent fois ce départ, à chacune de ses visites. Elle non plus ne connaît pas l'oiseau-Cohé et se rit de tes frayeurs. Grand-père s'encolère :

« Ton père fait l'école, ta maman fait l'école, alors toi, petit chabin, tu feras l'école aussi. Ne commence pas à emplir ton esprit de ces couillonneries de vieux nègres à chiques. Hé Yise, écoute, cesse de jacoter dans la tête du petit bonhomme, eh ben bondieu! »

Derrière son apparente jovialité, tu devines toute une cargaison de tristesse. Notre valetaille a coutume de proférer d'un air énigmatique : « Papa Loulou est chimérique. »

Dans notre parlure, ce mot renvoie à de brusques éclairs qui ennuagent soudain le regard de celui qui est en train de vous entretenir de propos dénués d'importance. Sans doute regrette-t-il ce temps de l'antan où sa distillerie fumait et où il livrait des dames-jeannes pleines d'un rhum cristallin au Blanc-pays Augier de Médrac. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ruine, certes grandiose avec sa roue à aube qu'actionne encore l'eau d'une source babillarde envahie par l'herbe-à-Marie-honte (celle que la pudeur fait se fermer au moindre toucher). Man Yise t'en a interdit l'accès : des serpents-fer-de-lance viennent soi-disant y muer au finissement d'octobre. Ou plutôt aux approchants de mars, quand les glissérias feuillissent avant de tapisser le sol de la tendresse violette de leurs fleurs.

Les machines rouillées, les roues dentelées, les cuves inviolables sont devenues ton royaume secret. Tu

démontes les roulements à bille pour en extraire les canniques qui te permettraient de ficher des pluches mémorables à tous les négrillons de Macédoine et même à Sonson, leur maître-savane, qui dépasse la garçonaille de deux têtes et qui aime à exhiber son braquemart pour le mesurer à celui d'autrui. En ces moments-là, il ne nous reste plus qu'à battre en retraite, la figure empreinte de vergogne.

Un jour, tu crois surprendre l'oiseau-Cohé. Une ombre volette sous la voûte de pierre de la distillerie, tournevire sur elle-même et pousse un cri. Hélas ! Il ne s'agit que d'une chauve-souris-Djambou, celles qu'Hermann mange volontiers parce qu'elles ne se nourrissent que de fruits, contrairement aux autres, plus petites, qui attendent la chute du soleil pour entamer leurs courses-courir fantasques dans le ciel.

Grand-père a attendu quatre-vingt-deux ans le chant de l'oiseau-Cohé.

Femme de hauts présages, Man Yise ne sourit plus depuis un bon paquet de jours. Elle ne l'interbolise plus, son homme, lorsqu'il oublie de se propreter les pieds en revenant de son jardin. Elle l'appelle « Loulou » et non « Misyé-a » (Monsieur). Elle veille à ce que son tabac soit toujours à portée de main. Quand il fait la sieste, elle nous ordonne d'aller jouer le plus loin possible et ceux qui dérespectent cette injonction reçoivent force coups de balai-coco sur le dos. Papa Loulou n'a rien soupçonné. Il continue à se lever au devant-jour, à seller Avion, son cheval marron si fougueux que le béké de Valminier a voulu l'acheter à maintes reprises contre etcétéra d'argent, et à disparaître dans la campagne Dieu sait où. D'ordinaire, Man Yise ronchonne :

« *Hon! Nonm-taa dwé ni an zitata nan kòy. Sa i ka valkandé toupatou fê ki a?* (Hon! Ce bougre-là doit avoir un esprit dans le corps sinon pourquoi il cavalcaderait partout de cette façon?)

— *Papa Loulou konnèt sa i ka fê* » (Papa Loulou sait ce qu'il fait), déclare Léonise, notre servante, avec la totale impertinence que lui confère l'imposance de ses formes.

Elle arbore des fesses très haut plantées qui bombent ses robes toujours trop étroites. Ses seins — elle travaille plus souvent que rarement en hausse-seins rose afin de pouvoir éponger plus facilement ses aisselles — déclenchent des regards lubriques chez les clients de notre case-à-rhum. Coupeurs de canne, charroyeurs de bananes, muletiers, maréchaux-fer-rants, charpentiers, chauffeurs de camion ou ouvriers du moulin à farine de manioc de Fond Gens-Libres, tous s'acclientent chez nous, même s'il leur faut accomplir parfois des trajets démentiels, juste pour saliver sur la rondeur de son buste lorsqu'elle se penche à leur table à l'instant sublime où elle verse la goutte de sirop dans leur punch.

« *Léwoniz, ou kay mò vyéfi, ou pa lé ba konpè Milo gouté an ti mòso adan vyann frè'w la?* (Léonise, tu finiras vieille fille, ma chère, tu ne veux pas laisser compère Milo goûter à un morceau de ta chair fraîche par hasard?)

— *Tchip!* » (Claquement de langue intraduisible qui signifie à l'importun qu'il n'a qu'à bien se tenir, s'il ne veut pas qu'elle injurie sa mère ou sa marraine devant tout le monde.)

Ils écoutent, alors, Clémence, l'une des sept filles de Man Yise, ta tante Clémence aux cheveux couleur de

mangue-zéphirine qui écrit aux journaux d'En France pour se procurer un mari blanc aux yeux bleus. Elle accompagne la voix d'Édith Piaf, qui jaillit mystérieusement du gramophone :

*« Sous le ciel de Paris
s'envole une chanson
Elle est née d'aujourd'hui
dans le cœur d'un garçon
Sous le ciel de Paris
marchent des amoureux
leur bonheur se construit
sur un air fait pour eux. »*

En ce temps-là, l'exact mitan de notre siècle, oui, nos femmes étaient redoutables. Le pulpeux était la seule aune de la belleté, la maigreur unanimement décriée. Quand elles marchaient, leurs fesses avaient un roulis qui proclamait : *« Mi ta'w! Mi ta mwen! »* (Voici pour toi! En voici pour moi!) Aujourd'hui où sont passées leurs croupières si troublantes? Elles les ont mises à la banque, comme aurait dit Papa Loulou si l'oiseau-Cohé ne lui avait pas fermé les yeux pour l'éternité.

Une fois par mois, le père Stégel, un Alsacien à ce qu'il paraît, monte à dos de mulet jusqu'à Macédoine pour dire la messe à la mécréance de l'endroit. La chapelle, prêtée par grand-père, au nom de l'Alsace-Lorraine et non point en celui de Dieu auquel il ne croit pas, est la pièce où il fait les comptes de son habitation et la paye de ses ouvriers, le samedi de beau matin. Les deux hommes se saluent de façon militaire et brochant quelques souvenirs de la guerre de 14-18.

Papa Loulou se montre très fier de sa Croix de guerre qu'il lustre avec soin avant de l'épingler à son costume de drill, dès qu'il apprend la venue de l'ecclésiastique. Pendant l'office, il tient le comptoir de notre boutique et sert à tour de bras demi-livres de cochon salé, quarts de beurre rouge, paquets de cigarette Méliá ou casseroles de lentilles, sans rien noter sur les carnets de crédit. Il marmonne entre ses dents :

« *Mondyé! Hon, Mondyé ki sa yo ka palé mwen la-a?* »
(Dieu! Hon, de quelle espèce de Dieu me remplissent-ils les oreilles?)

Évidemment, à onze heures, une manière de guerre pète nettement-et-proprement entre les deux vieux-corps. Man Yise lui reproche ses blasphèmes, s'indigne qu'il ne réponde pas aux tentatives de conversion de l'abbé; lui, il la traite de ravet d'église, de bondieuseuse et d'autres qualificatifs de même acabit.

« *Ou kay mò an jou, va!* (Tu mourras bien un de ces jours!) conclut Man Yise, vengeresse.

— *Kité lanmò la i yé a, masoukrèl! Mwen menm sé lè man kriyé'y, i ké fè tan vini, ou tann sa mwen di'w la!* »
(Laisse la mort tranquille, mégère! Elle viendra quand je l'appellerai, pas avant!)

Léonise tente de limiter l'ampleur des dégâts en déduisant du niveau des sacs de riz ou de lentilles combien de demi-calebasses il a pu servir et surtout à qui. Ces approximations sont source, dans les semaines à venir, de contestations homériques au cours desquelles la câpresse a toujours le dernier mot grâce à sa vitalité débordante. Boutique, case-à-rhum, cuisine, jardin potager, poulailler, tout cela est sous sa direction, Man Yise ne faisant que superviser avec des

airs de douairière. Sa vue baissant, elle ne parvient d'ailleurs plus guère à déchiffrer les carnets de crédit qui s'alignent sur la plus haute étagère, derrière le comptoir.

Léonise a coutume de te gouailler : « Co-hé! Co-hé! »

Son imitation du cri de l'oiseau de la Mort semble parfaite jusqu'au soir où tu l'entends pour de vrai. Nous, la marmaille, nous n'avons pas su, nous non plus, déceler le présage de notre grand-mère. Nous la savons souvent bougonne lorsque ses rhumatismes aux jambes la chiquenaudent. Elle nous tarabuste toujours le matin pour nous forcer à ingurgiter la timbale d'eau de café qu'elle nous a préparée. Nous nous gourmons avec elle tant qu'il en reste une goutte et nous nous égayons, telle une tralée de merles, avant qu'elle ne se décide à nous attraper un à un et à nous placer sous le bambou qui convoie l'eau froide de la source Fourniol, près du bassin qui est adossé à la cuisine. Quand elle tient Roland, ton cousin, elle le décrasse au savon de Marseille tout en pestant contre ses cheveux crépus. Myrtha, sa sœur, Jojo, son fils adoptif et toi-même en profitez pour prendre la dis-campette dans les halliers, insoucieux des pieds de piquants qui chiquetaillent la peau.

Le rituel du bain a cessé depuis une semaine sans que nous nous en apercevions, trop heureux que nous sommes d'aller dépecer le pied des mangots-bassignac de maître Honorien avant nos petits voisins.

« *Sa Man Yiz ka katjilé a?* » (A quoi donc réfléchit Man Yise?) se demande à voix haute Léonise.

Soudain le serein se fige, drapant le ciel d'une sorte de torpeur grisâtre qui impose le silence à la volaille et

Les ravines du devant-jour sont l'avant-dire de la vie. Pour le petit chabin, "nègre et pas nègre, blanc et pas blanc à la fois", le retour à Fort-de-France, après neuf années passées à la campagne, met fin à la "douce errance créole entre les grand-mères, la marraine, et leurs amis, toutes personnes de grand maintien et d'ardente amour". Rien, ni la splendeur de l'En Ville, ni la belleté des femmes, ni les vertiges du carnaval ne pourront rivaliser avec l'incessant souvenir des paysages de l'enfance.

Enfance libre comme l'air des ravines de Courbaril, "ô émerveillable d'entre tous les lieux – mornes bossus coiffés de champs de canne à sucre, savanes d'herbe-de-Guinée, où tu jouais à poursuivre tes cousins dans une zouelle étourdissante... – ô source de lumière diffuse vert bleuté !"

Enfance voyeuse prise dans le "fol enliancement de la parluwe des nègres", fascinée par les rituels mystérieux des adultes, tous créatures de grand charme et de hauts présages : Léonise la pulpeuse câpresse, tante Clémence "aux cheveux couleur de mangue-zéphirine", Man Cia la quimboiseuse, ce coursaille de filles Firmin Léandor, maître Honorien le conteur, passeur des mots qui vont faire de l'enfant un "relayer de paroles". Parole de poésie, qui seule peut faire resurgir l'exacte lumière des ravines du devant-jour.

Raphaël Confiant vit en Martinique. Auteur de nombreux romans en créole, il a été révélé en France par *Le Nègre et l'Amiral* (Grasset, 1988) et a obtenu le Prix Novembre pour *Eau de café* (Grasset, 1991). Il est également coauteur d'*Éloge de la créolité* avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé (Gallimard, 1989) et de *Lettres créoles* avec Patrick Chamoiseau (Hatier, 1991). *Ravines du devant-jour* a obtenu le Prix Casa de las Americas 1993.

Conception de la couverture : Hans Troxler



9 782070 732463

Ext. de la publication 95-V A 73246 ISBN 2-07-073246-0 85Fftc